

## Y'A BIEN DIX ANS, LA BELLE ...

- Nous étions là, sept ou huit lascars du village, le fusil à la main ou sur l'épaule. Nous venions tout juste de mettre la dernière touche à notre barricade lorsqu'on a entendu les voix du cortège qui approchait du bois. Le vent et la distance ne nous permettaient pas de distinguer les paroles. Par contre, il nous semblait déjà entendre les ratés de Gus la Touche, le sonneur attiré du coin que personne dans le pays n'aurait eu l'idée d'appeler accordéoniste. Le talent de Gus, c'était de l'utopie rurale à l'état brut.

Nous avons tendu une corde au travers de la route et on s'y était tous mis pour l'ornementer de branchages. D'aubépine surtout, à cause des piquants. Grand-Louis avait déniché une botte de paille près de l'entrée du champ voisin. Le père Moyon l'avait probablement amenée là dans la journée. Il prévoyait donc d'y conduire ses vaches le lendemain. C'est une bonne pâture, la Oustinière. Grand-Louis avait placé le ballot de paille au-dessous de la barricade, bien au milieu de la route. Ah oui, il avait fière allure notre barrage !

- Vous étiez tous armés ?

- Les grands seulement. Mais il y avait aussi avec nous les petits frères de Grand-Louis et de Guigui. On leur avait dit de se cacher dans les fossés.

Je commençais à sérieusement m'agiter et je faisais tout ce que je pouvais pour que ça ne se voie pas, mais je sentais bien que j'allais de plus en plus mal. C'est bizarre, mais quand j'y repense, c'est comme si j'avais eu les jetons.

Claudine, je l'aimais depuis toujours. Enfin, depuis toujours... disons depuis que je suis en âge d'être amoureux. D'aimer quelqu'un. J'allais la revoir dans une poignée de minutes et j'en étais bouleversé. « Tout chose », aurait dit ma mère. Quelque chose qui mêle la colère, la peur et une grande tristesse. Une tristesse qui vous grignote lentement le cœur. J'allais faire une connerie, c'était déjà certain, mais quant à savoir laquelle ?

Le cortège approchait. Il était entré dans le bois et dès qu'il en sortirait, après le tournant de la Croix Fillette, il tomberait sur nous. Nous n'avions pas choisi l'endroit par hasard. Sitôt que la tête du groupe sortirait du bois, on commencerait la fusillade.

- Vous aviez déjà fait ça, avant ?

- Bien sûr. Deux fois. C'est bien assez pour se faire un nom dans le quartier. La dernière fois, c'était pour la noce de Fifine, qu'on appelle Fifine Petite et qui se mariait avec Lucas, que tout le monde appelle Cheval. Claudine aussi était de la noce. C'est justement à partir de là que ma vie a tourné au vinaigre.

Parce que je m'étais décidé : à un moment ou un autre de la noce, j'allais lui parler. Lui dire que je n'en pouvais plus de tout cet amour que j'avais pour elle et dont nous ne faisons rien. Cet amour qui occupait tout ce que j'avais de place dans le cœur. Oh, je ne m'attendais à rien de sa part. Je n'avais eu aucun signe disant qu'elle m'aimait peut-être aussi. Un peu. Mais bon, je savais qu'elle m'aimait bien quand même, c'était un bon début. Il y a des gens qui se marient avec bien moins que ça.

C'était pendant le repas. Grand-Louis était garçon d'honneur de Lucas et il venait de finir sa complainte, celle qui doit faire pleurer la mariée. Il a réussi son coup, le saligaud, mais il faut avouer qu'en plus d'être une force de la nature, c'est d'ailleurs lui qu'on devrait appeler Cheval, il chante très très bien. La mariée y allait de quelques larmichettes, la belle-mère pleurait comme à des funérailles, les filles d'honneur itou. Un vrai succès. Je n'avais jamais entendu quelqu'un se faire applaudir comme Grand-Louis ce jour-là ! Il l'avait bien mérité, je dois dire.

- Que s'est-il passé ensuite ?

- Il y a eu le discours du père Natole, le père de Lucas et à la fin de son discours, il a annoncé, tout faraud, que bientôt son autre fils allait à se marier à son tour. Et avec qui ? Vacherie... Avec Claudine. Claudine ! Je n'en revenais pas. Je suis resté figé comme la statue de saint Victor. Je n'avais rien vu venir. J'étais détruit de l'intérieur.

Je crois bien que je suis resté comme ça pendant des heures, sauf que je sais bien que ce n'est pas possible. C'est drôle : à ce moment-là, j'ai vu la table de la noce en feu. Un incendie incroyable qui prenait toute la table mais que personne ne semblait remarquer. Tout le monde faisait comme si de rien n'était. Pourtant, ça faisait un sacré brasier, je peux vous l'assurer. Ce n'est pas des sottises. Je le voyais vraiment le feu. Je le fixais, même. Comme un môme devant la cheminée, les yeux dans la braise.

Alors bon, j'ai sûrement repris mes esprits. Assez en tout cas pour me lever de table et aller marcher derrière les étables de Natole. J'ai déambulé par là en pensant à tout ça. Dire que c'est ce crâneur de Mathurin qui allait marier l'amour de ma vie ! Comment avait-elle pu se laisser embobiner par ce salopard ? Ou alors, c'était un arrangement entre les deux familles ? Il y a du bien des deux côtés, les pères s'étaient sûrement mis d'accord, peut-être même sans demander l'avis des jeunes. Les principaux concernés, pourtant.

- Elle avait l'air d'être heureuse quand l'annonce a été faite ?

- Je ne sais pas. Je voyais tout flou. Ça aussi, c'est bizarre. Je voyais mal. Tout était... bien oui, flou. En réalité, je ne me souviens pas précisément. J'ai pris sur moi

pour revenir à la noce, faire semblant de rien, faire semblant de ne pas être mort. Il y en a bien un ou deux qui m'ont dit que j'étais tout pâle, que je n'avais pas l'air bien. C'était parfait. Au bout d'un moment, j'ai juste eu à dire que je me sentais malade et qu'il valait mieux que je rentre. J'ai vaguement promis que je reviendrais plus tard, pour les danses.

Je reviens à notre barricade.

On entendait bien la noce. Loulou s'est même mis à chanter en même temps que le cortège.

*C'est en dix ans, la mariée s'en va devant*

*La mariée s'en va devant, son voile et ses dentelles,*

*La mariée s'en va devant et son mari la mène...*

Et donc, le cortège est apparu et, bien sûr, nous les avons laissés approcher tranquillement. Certains riaient déjà de nous voir derrière notre barricade d'aubépine avec nos pétoires à la main. Les anciens surtout, que je voyais un peu à l'arrière, s'amusaient déjà de la scène qui allait suivre. Ils étaient tout heureux de voir des jeunes respecter la tradition.

Feu ! On a commencé la pétarade, en essayant de ne pas tirer en même temps pour faire durer le plaisir. Pan, dans les nuages ! Ça commençait à sentir la poudre mais ça chantait toujours. Gus la Touche avait changé de chanson.

*A dix heures dans la chapelle,*

*La belle n'est plus demoiselle*

*La belle n'est plus demoiselle car son amant*

*Vient de l'épouser bien gentiment*

Moi, je n'ai pas tiré. Dans tout ce bazar, je pense que personne ne s'en était rendu compte. Claudine, au bras de son Mathurin de malheur, était maintenant quasi à portée de main. Une dizaine de mètres tout au plus. Le cortège s'était arrêté pour la phase suivante. Une deuxième salve puis les gars allaient demander le péage au marié. Quelques rasades de vin, des rubans, du tabac... on ne savait pas ce que la famille avait prévu. Après ça, on lui octroierait le droit d'emmener son épouse dans son village, au diable Vauvert. Là où je savais déjà que je ne mettrais plus jamais les pieds.

Au moment où ils ont pointé les fusils vers les nuages, j'ai pointé le mien sur Mathurin. Puis sur Claudine. Puis sur Mathurin.

La fusillade a repris. Tout le monde s'amusaient bien. Sauf Claudine. Elle semblait la seule à avoir remarqué qu'il se passait quelque chose de pas normal et que du pas

normal on allait vite passer au tragique. J'ai à nouveau pointé mon canon vers Mathurin. Puis je suis revenu à Claudine. Il n'y avait rien dans ses yeux. Je suppose que tout était dans les miens.

Ce drôle de jeu a duré une poignée de secondes. C'est très long une poignée de secondes, quand une vie en dépend. Et puis, j'ai eu une inspiration. Pas une pulsion, une inspiration. J'ai retourné l'arme contre moi.

- Et c'est comme ça que vous êtes mort ?

- Au moins, je n'aurai pas à vivre sans elle.